



TITRE: LA MÉTHODE D'ANALYSE COMBINÉE DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES DES LANGUES : UN OUTIL D'ÉTUDE QUANTI-QUALI DES IDÉOLOGIES LINGUISTIQUES

AUTEUR(S): BRUNO MAURER, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

REVUE: *CIRCULA*, NUMÉRO 3

PAGES: 5-19

ISSN: 2369-6761

DIRECTEUR: BRUNO MAURER, UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY – MONTPELLIER 3

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/9701](http://hdl.handle.net/11143/9701)

DOI: 10.17118/11143/9701

La méthode d'analyse combinée des représentations sociales des langues : un outil d'étude quanti-quali des idéologies linguistiques

Bruno Maurer, Université Paul-Valéry – Université Paul-Valéry – Montpellier 3

bruno . maurer @ univ-montp3 . fr

Résumé : Cet article expose la méthodologie de recherche suivie par les différents auteurs des articles. Il s'agit de la méthode d'analyse combinée des représentations sociales. Un exposé définit les différents types de représentation sociale ; il est suivi d'un regard critique sur les méthodes habituellement utilisées puis d'une présentation de l'ensemble des étapes à suivre pour réaliser des enquêtes

Mots-clés : représentations sociales ; outil d'enquête ; méthode d'analyse combinée

Abstract: This article outlines the research methodology used by the authors of the articles, known as the combined method of analysis of social representations («méthode d'analyse combinée des représentations sociales»). A presentation defines the different types of social representation; it is followed by a critical view of the commonly used methods and a presentation of all the steps involved in conducting surveys

Keywords: social representations; survey tool; combined analysis method

1. Introduction

La sociolinguistique s'intéresse depuis ses débuts à ce que l'on appelle les représentations, depuis les travaux fondateurs de W. Labov relatifs à l'insécurité linguistique de la petite bourgeoisie new yorkaise comme facteur de changement linguistique ou ses enquêtes sur les liens entre identité et variation linguistique à Martha's Vineyard. La preuve n'est plus à apporter de l'influence des représentations sur les pratiques linguistiques, ni de l'importance de la prise en compte des représentations lors de la prise de décision en matière de politique linguistique ou de politique éducative. Ces représentations sont constitutives de ce que l'on appelle les idéologies linguistiques, partie prenante des situations sociolinguistiques dont elles constituent des éléments importants. De nombreux auteurs se sont penchés sur cette dimension des idéologies de la langue, parmi lesquels, sans que nous ayons la possibilité de revenir ici sur leurs travaux, les sociolinguistes du domaine occitan et catalan (Lafont, 1984 ; Ninyoles, 1969, 1972), à leur suite Henri Boyer (2007) ou, dans une approche quelque peu différente, Anne-Marie Houdebine (1994) et ses modèles successifs de l'imaginaire linguistique.

Pourtant, méthodologiquement, l'étude des représentations apparaît à nos yeux comme un parent pauvre. Notre présentation commencera par quelques éléments de définition sur le concept de représentation suivi de considérations sur le type de représentation qui constitue notre objet principal d'étude. Nous discuterons alors les outils utilisés communément par les sociolinguistes pour atteindre ces représentations, composantes des idéologies linguistiques, afin d'en montrer quelques limites. Cette étude critique nous permettra d'exposer en conséquence notre propre approche et de présenter l'outil de recherche, la méthode d'analyse combinée, qui a été testée dans une étude princeps menée à Madagascar dans les années 2007-2008, a fait l'objet d'une publication (Maurer, 2013) et qui, appliquée aux diverses situations étudiées dans ce numéro, permet des comparaisons entre plusieurs situations de diglossie¹.

2. Quel type de représentation est constitutif des idéologies linguistiques ?

S'intéresser aux représentations des langues, c'est faire un choix parmi plusieurs objets possibles, certes voisins mais différents, que l'on englobe sous le terme général de « représentations », et à propos desquels nous proposons d'opérer des clarifications. Un examen des recherches manipulant ce concept révèle que ce vocable recouvre des réalités d'ordre différent. Sont ainsi recueillies et analysées par les chercheurs :

- des représentations relatives au répertoire linguistique des locuteurs et permettant d'apprécier le degré de plurilinguisme déclaré des enquêtés et, partant, celui d'une société (« Quelles langues parlez-vous ? »). En ce qui concerne la francophonie, on peut estimer de

1. Signalons que cette méthodologie a été utilisée à grande échelle dans une étude commanditée par l'OIF sur les représentations comparées du français, de l'anglais et de la langue africaine majoritaire dans 5 pays d'Afrique francophone (Maurer, 2014).

la sorte combien d'enquêtés déclarent pratiquer la langue française, sans toutefois préjuger de leur compétence réelle.

- des représentations portant sur les situations d'usage social des langues dans la vie courante, avec des informations sur la grégarité de certaines langues – utilisation presque exclusivement familiale, ou leur véhicularité – utilisation dans les lieux publics, avec des personnes de langue 1 différente. On peut ainsi, à travers les représentations des sujets enquêtés, chercher à déterminer, par exemple, quelles langues sont dites les plus écoutées dans les médias ou lesquelles sont vues comme ayant une place dans les écrits des témoins...
- des représentations concernant de manière spécifique les modes d'acquisition des langues, les stimulants de leur apprentissage et de leur utilisation, les compétences à l'oral et à l'écrit, les habitudes de lecture et d'écriture. On peut parler ici non de représentation des langues mais de représentation de l'apprentissage des langues, ce qui est sensiblement différent.
- enfin, des représentations relatives aux systèmes de valeur que les enquêtés construisent, en situation de plurilinguisme, pour les différentes langues employées par eux et autour d'eux. Comment perçoivent-ils ces langues ? Opèrent-ils des hiérarchisations entre elles ? Sont-elles vues de manière positive ou négative ? À quels univers de référence sont-elles associées (religion, travail, modernité, tradition, avenir, science, etc.) ?

Les études sociolinguistiques qui ont recours au concept de « représentation » mettent en place sans clairement les discerner des éléments d'enquête opérant sur l'un ou l'autre de ces niveaux, souvent sur plusieurs à la fois.

C'est ici que nous voudrions poser une distinction qui nous semble fondatrice : parmi ces quatre types de « représentations », les trois premières sont ce que l'on pourrait appeler des « représentations de pratiques ». Elles reflètent en effet la manière dont les enquêtés se représentent les usages linguistiques dans une société plurilingue. Il peut du reste s'agir de représentations de pratiques actuelles (si l'on pose par exemple la question « Quelle langue utilisez-vous quand vous vous rendez dans un service public ? ») – sans que l'on ait du reste le moyen de savoir si cette pratique est effective –, ou de pratique souhaitée (si l'on pose la question : « Dans quelle langue voudriez-vous être servi dans un service public ? »).

En revanche, le dernier ensemble est de nature radicalement différente : il nous permet d'atteindre un système de valeurs, qui a sans doute une plus forte valeur heuristique en ce sens qu'il peut permettre d'expliquer – c'est notre hypothèse – les choix faits par les sujets aux autres niveaux, en matière de pratiques linguistiques ou de représentations de ces pratiques. Ainsi, si une personne affirme ne jamais parler telle langue (représentation de pratique actuelle) ou espérer qu'on l'enseigne à l'école (représentation de pratique souhaitée), c'est en raison d'un ensemble de jugements de valeurs portés sur cette langue, qui ne sont par forcément explicités mais qui sont le sous-bassement de ses comportements et de ses attitudes déclaratives. Une partie immergée de l'iceberg en quelque sorte...

qui a une forte valeur explicative. C'est pour ce niveau-là, celui de l'étude des systèmes de valeur construits par les sujets, que la méthode d'analyse combinée a été conçue.

3. Les limites des méthodes d'enquête sur les représentations

L'objectif étant donc de définir les composantes d'une idéologie linguistique en observant la manière dont une langue fait l'objet de représentations sociales, il importe de construire un protocole de recherche adapté qui allie fiabilité des données, précision et simplicité de mise en œuvre.

Les analyses de discours sont intéressantes, par leur dimension qualitative, mais elles présentent quelques inconvénients, en regard de nos préoccupations :

- lourdeur de la procédure : temps de l'entrevue, technologie de l'enregistrement (de plus en plus nécessité de la vidéo pour l'analyse des marques non verbales), temps de la transcription, temps de l'analyse, nécessité de multiplier les entretiens ;
- importance de la part de l'interviewer dans la co-construction de la représentation, dont il faut, au minimum tenir pleinement compte au moment de l'analyse des résultats, ce qui n'est pas toujours le cas en réalité ;
- difficulté d'interprétation des résultats : un ensemble d'entretiens réalisés ne permet qu'au prix de l'extrême habileté de l'analyste la (re)construction d'images qui semblent cohérentes mais dans la constitution desquelles entre pour une grande part la subjectivité du chercheur ; l'impression qui ressort de ces travaux est celle du chercheur qui butine dans les discours pour choisir d'extraire tel ou tel passage, puis décide de le mettre en perspective avec tel autre venu d'un autre discours, etc.
- l'exploitation possible de ces données recueillies en entretiens est seulement qualitative ; il faut absolument s'interdire toute exploitation quantitative compte tenu de la taille des échantillons et des procédures de choix des témoins, qui ne garantissent aucune représentativité statistique. Pourtant, nous autres sociolinguistes passons rapidement d'addition de quelques cas particuliers à des enseignements généraux et dans nos publications, il n'est pas rare que la citation d'un extrait d'un seul discours engendre un commentaire du type « pour d'autres personnes » ... où le passage du un au pluriel se fait sans trop de précautions.

Les questionnaires, à question plus ou moins fermées, cherchent à contourner cette subjectivité et essaient de donner des vues plus globales des représentations à l'œuvre dans un groupe de sujets. Ils permettent en théorie des traitements statistiques. Toutefois, les questionnaires en sociolinguistique souffrent de quelques défauts importants qui nous conduisent à proposer un changement de perspective :

- les résultats obtenus atomisent ce qui est un système de valeurs construit autour d'une langue en une série de résultats partiels : x % d'un échantillon pensent que le français est langue d'avenir, y % qu'il est langue de travail, z % qu'il est une langue difficile à apprendre. En procédant de la sorte, on se retrouve dans l'incapacité de saisir les corrélations éventuelles entre ces différentes images : quels liens, quelles relations existent entre ces trois cognitions ? Y en a-t-il une qui soit, aux yeux des sujets, plus importante que les autres ?

En effet, il est très important de ne pas confondre pourcentage élevé de oui à une réponse et importance qualitative de cette cognition aux yeux du sujet, de ne pas confondre fréquence de la réponse dans le groupe et importance qualitative aux yeux de chacun des témoins interrogés. On peut très bien imaginer que 80 % des sujets d'un groupe répondent que « le français dans leur pays est une langue de travail »... mais que dans le même temps cette dimension ne soit pas très importante aux yeux de chacun d'entre eux. Pour prendre un exemple qui sera plus parlant peut-être, imaginons une enquête sur des téléphones menée par un institut de sondage. 90 % des clients pensent que, oui, le téléphone X est joli... pourtant aucun ne voudra l'avoir parce qu'il présente d'autres caractères (prix, fiabilité) qui font que l'esthétique n'a aucune importance. En d'autres termes, il ne faut donc pas confondre consensus des sujets autour d'une réponse et importance donnée à cette réponse : une erreur pourtant fort commune.

- la fiabilité des résultats : pour que des enseignements statistiques puissent être tirés pour l'ensemble d'un groupe donné, à partir d'un échantillon, des conditions de taille et représentativité des échantillons sont requises ; celles-ci ne sont que rarement réunies ; aussi les conclusions tirées sont-elles peu fiables, d'autant que des tests de vérification statistiques sont rarement mis en œuvre.

Nous avons parlé de différentes cognitions composant la représentation ou, d'un point de vue plus métaphorique, d'« images » d'une langue, de systèmes de valeur associés à une langue, de hiérarchie entre les diverses cognitions ou images : pareil vocabulaire suppose le choix d'une théorie de référence qu'il est temps à présent d'explicitier.

4. Théorie structurale des représentations sociales et détermination des zones centrale et périphériques

Plusieurs auteurs ont souligné le caractère fortement polysémique du terme « représentation ». La définition donnée par D. Jodelet (1989 : 37) souligne l'ambiguïté du terme qui désigne à la fois un produit et processus. M. Denis fait la même remarque (1989 : 15) : « Le terme de "représentation" est utilisé pour désigner à la fois un processus et le produit de ce processus », évoquant même un « risque de malentendu » (1989 : 16). Le même constat a été fait par G. Vignaux (1992 : 224) : « Le réglage propre à ce terme l'amène à assumer les programmes de sens du produit en même temps que du procès, le second étant implicite pour des raisons d'économie de fonctionnement ».

Exprimer linguistiquement sa représentation, pour l'autre, c'est en même temps devoir l'accommoder à l'autre, et donc l'exprimer par l'autre. C'est par exemple devoir passer par les mots de l'autre, devoir les reprendre dans son propre discours pour assurer le succès de la communication². De là, l'impossibilité théorique de se livrer à des analyses de contenus et la nécessité de procéder à des analyses de discours entendues comme analyses des marques linguistiques reflétant le processus de co-construction du sens. Les sociolinguistes le savent bien, qui prennent la précaution d'affirmer souvent en préambule de leurs publications le caractère relatif des représentations analysées et se résignent, comme à un mal nécessaire, à l'impossibilité d'accéder à une « vérité » de ces représentations, située quelque part dans un en-deçà de la mise en discours.

Mais en même temps, le fait même que l'on s'autorise à analyser ces discours suppose que les représentations produites sont la face visible, certes biaisée mais accessible, de représentations pré-existant chez le témoin à leur mise en discours, et qu'il est possible d'essayer de remonter depuis les unes jusqu'aux autres. Si ce postulat n'existait pas, si le sujet n'avait pas une consistance cognitive minimale, en gros quelques valeurs auxquelles il croit et qui le constituent en tant que sujet, il serait totalement vain de lui tendre le micro...

C'est précisément pour essayer d'atteindre un état des représentations des langues indépendant de l'actualisation en discours pour autrui que nous avons développé la méthode d'analyse combinée des représentations.

4.1. Pour une hiérarchisation des différentes composantes de la représentation

Nous partons de l'idée, portée par la théorie psychosociale du noyau central, que les éléments composant une représentation (qu'on les appelle discours, stéréotypes, idéologèmes, schèmes ou cognèmes) n'ont pas la même importance aux yeux du sujet, qui adhère totalement à certains au point qu'ils les considère comme non-réfutables alors qu'il est prêt à accepter la remise en cause d'autres.

Cette hiérarchisation, métaphoriquement représentée en psychologie sociale par le couple noyau-périphérie (Abric, 1976, 1989 ; Flament, 1989) au sein d'un paradigme appelé « structural » de la représentation sociale, ne peut être mise en évidence par l'analyse de discours appliquée à des interviews. Pour hiérarchiser les différentes composantes de la représentation, d'autres moyens doivent être mis en œuvre.

2. Sur cette ligne se trouve être par exemple J.-B. Grize qui réintègre le caractère interactif de la représentation, forme de communication (1991 : 164) : « ... les représentations d'un sujet sont médiatisées par son discours, ce qui, je puis dire, les « déforme » doublement. D'abord, comme nous l'avons vu, toute schématisation est destinée à un interlocuteur spécifique. De plus rien ne permet d'assurer que, pour mieux comprendre - et pour se mieux comprendre soi-même - le locuteur A n'introduit pas dans ses représentations spontanées des relations et des éléments qui n'y figurent pas préalablement à son discours ».

4.2. Les dimensions étudiées par la méthode d'analyse combinée

Notre étude aborde les représentations sociales dans une étude à trois dimensions, mesurées quantitativement : distance, adhésion, consensus.

4.2.1. Les distances entre les cognèmes, marques de l'organisation

Considérant qu'une représentation sociale est composée de plusieurs cognèmes³, on étudiera les distances dès lors que l'on considérera le degré de proximité/éloignement qu'entretient un cognème avec les autres, c'est-à-dire leur concentration plus ou moins dense autour de lui. Formellement, *plus sont fortes les similitudes qu'entretient un cognème avec d'autres, c'est-à-dire plus ces autres éléments se rapprochent de lui, alors plus forte est la densité de la zone de la représentation où s'est opérée cette concentration.*

Des méthodes statistiques de calcul des co-occurrences sont à même de rendre compte de cette dimension de distance, traduite par des données numériques. Concrètement, sont calculées toutes les distances existant entre les cognèmes, traduisant l'attitude que les sujets adoptent à leur égard. Seules sont retenues comme significatives les distances inférieures à un indice de coupure arbitrairement défini une fois pour toutes.

4.2.2. Le degré d'adhésion aux cognèmes, marque de la signification

L'approche structuraliste a accordé l'essentiel de son attention à la question des distances pour mettre en évidence l'organisation des représentations sociales. La méthode d'analyse combinée priorise l'importance du degré d'adhésion, ou de rejet, à l'égard des cognèmes, une dimension quelque peu minorée par l'approche structuraliste. Pour notre part, nous considérons que la question de la signification est même première, en termes d'importance, dans une hiérarchisation qui placera la fonction d'organisation en position subordonnée.

Est nommée *adhésion* l'importance relative aux yeux des témoins des différents cognèmes composant la représentation⁴. Elle se traduit concrètement par des comportements d'adhésion ou de rejet vis-à-vis de certains cognèmes quand les sujets sont interrogés à leur égard. Là aussi, nous exposerons plus loin le mode de calcul de cette dimension. La détermination de l'adhésion s'opère par un calcul de moyenne des réponses des sujets pour chaque item.

3. Nous avons utilisé dans les développements précédents, à propos de l'analyse d'autres travaux, les termes *image*, *cognition*. Nous parlerons pour nos propres travaux de *cognème*, emprunté à Codol (1969), sorte d'unité minimale entrant dans la composition d'une représentation sociale.

4. Classiquement, le terme saillance est retenu préférentiellement, mais nous lui préférons celui d'adhésion à la fois plus parlant et plus centré sur le comportement des sujets.

4.2.3. Le consensus, indicateur de la position du groupe

Il est intéressant de s'intéresser en outre à un troisième point de vue, la dimension du consensus, qui peut nous renseigner sur l'articulation entre le psychologique individuel et le social. Elle décrit le degré de maturation de la représentation sociale dans le groupe et précise selon quelles formes celui-ci l'intègre et sur lesquels de ses cognèmes et ensembles de cognèmes il s'ancre fermement ou, au contraire, se prête aux menées de facteurs externes.

Nous avons donné une fonction opératoire à la dimension du consensus qui nous informe sur le groupe⁵, le groupe habité par sa représentation, sur la manière dont ses sujets se positionnent autour du score moyen obtenu par telle cognition, en termes de dispersion-agrégation.

Notre hypothèse de travail est que la proportion des cognèmes affectés des plus forts indices de consensus est la plus forte dans ce que nous nommons *système de centralité maximum*. C'est ensuite la *périphérie marginale*, lieu participant à la définition de la représentation, qui rassemble la plus forte proportion de cognitions consensuelles de premier ordre.

Ces trois dimensions donnant lieu à des calculs différents, la détermination de la centralité de certains items s'opère en deux temps :

- un temps de combinaison des dimensions adhésion-consensus-distance, qui aboutit à la mise en évidence graphique d'un gradient dégressif de centralité des différentes cognitions composant la représentation sociale ; cette combinaison intègre approche *structuraliste* et approche *sociocognitive* (production d'un graphe à cercles distribués sur un axe horizontal) ;
- un temps d'intégration des dimensions adhésion-consensus, qui permet de discriminer, dans le continuum résultant de la première opération, des zones rendant compte de la structuration de la représentation sociale (production d'un schéma en couronne).

Les résultats obtenus nous amènent à modifier la conceptualisation duelle noyau/périphérie (que nous qualifions pour faire vite de « théorie standard ») et à lui substituer, avec Domergue (1997) mais sur d'autres bases que lui, une représentation plus graduelle, qui amène à déterminer non deux mais quatre zones dans la représentation sociale.

La méthode est donc dite méthode d'analyse combinée (MAC) parce que, à deux reprises et sur deux registres différents, elle combine les différentes dimensions adhésion, consensus et distance pour discriminer les cognèmes les plus centraux et déterminer des ensembles pertinents en termes de centralité et de périphérie.

5. Pour employer une formule lapidaire, nous dirons que, ce faisant, nous nous sommes intéressé à la représentation sociale *du groupe* plus qu'à la représentation sociale, tout court.

4.3. Réalisation de l'enquête

4.3.1. Recueil des données

Dans un premier temps, on recueille le discours des sujets à propos d'un objet de représentation (la langue française par exemple, dans un groupe de lycéens de terminale, dans un pays dit franco-phone) dans le but d'accéder aux cognitions, lesquelles sont traduites par une expression verbale. Par emploi des techniques d'expression libre et d'entretiens non directifs, les sujets sont invités à s'exprimer sur ce qu'évoque pour eux la locution « la langue française ». Il leur est demandé de s'efforcer de fournir des formulations qui soient le plus concises possible. Les réponses sont soit notées par l'enquêteur, soit enregistrées puis transcrites ultérieurement.

4.3.2. Élaboration d'un questionnaire

La deuxième étape est celle de l'analyse des données recueillies dans la perspective de transformer la production discursive brute en propositions plus condensées que leur caractère plus ramassé rendrait opératoires parce que plus pratiques d'utilisation. Dans le souci de minorer les déperditions syntaxiques et sémantiques, à défaut de pouvoir les éviter totalement, les différents aspects et formes de la production langagière ont été préservés, y compris en maintenant certaines redondances.

Le questionnaire est présenté sous forme d'un tableau de 10 à 20 items, chacun étant une proposition relative à la langue étudiée. Au bout de chaque ligne, une case vide dans laquelle les témoins (au minimum entre 20 et 25, de manière à être sûr d'avoir au final 20 questionnaires non entachés d'erreurs et exploitables) sont invités, après avoir lu toutes les propositions, à inscrire une note.

Le chercheur, après avoir laissé le temps nécessaire à la lecture et à la compréhension des 20 propositions, demande :

- de noter +2 les quatre propositions qui paraissent le mieux évoquer la langue étudiée ;
- puis de noter -2 les quatre propositions qui paraissent le moins bien évoquer la langue étudiée ;
- de noter +1 les quatre propositions qui paraissent assez bien évoquer la langue étudiée ;
- de noter -1 les quatre propositions qui paraissent assez mal évoquer la langue étudiée.

Restent quatre propositions qui n'ont été ni élues ni repoussées et pour lesquelles les témoins sont invités à mettre la note 0.

On aura reconnu dans ce type de questionnaire les principes de l'analyse de similitude qui ne nous est pas particulière⁶ et que nous avons présentée.

4.3.3. Les différentes opérations de traitement des items

La consigne proposée aux sujets revient à regrouper les items par blocs de quatre, formant de la sorte cinq blocs. Chaque bloc est affecté d'une valeur : -2, -1, 0, +1, +2. On notera que les valeurs sont partagées en positif, négatif et neutre. Une échelle autre, quelconque, entièrement inscrite en notation absolue (exemple : 0, 1, 2, 3, 4), aurait strictement exercé la même fonction que celle-ci. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'opérer une distribution du *plus faiblement valué au plus fortement valué*.

À partir de cette unique valuation, trois traitements statistiques différents mesurent donc :

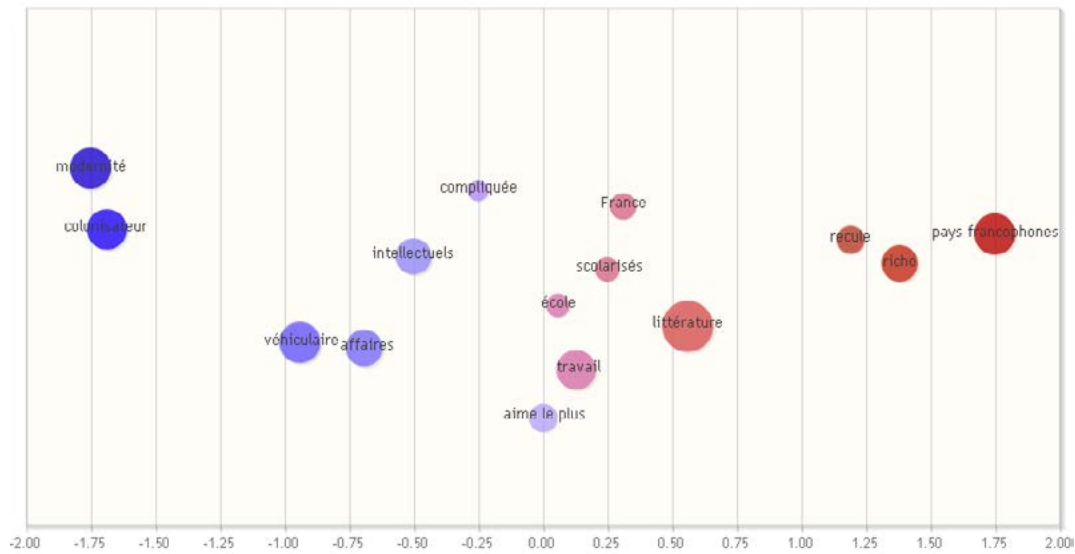
- a. l'importance relative aux yeux des membres du groupe des différents cognèmes (étude de l'adhésion/rejet du cognème) ;
- b. le fait que les membres du groupe opèrent des rapprochements entre certains cognèmes (étude des distances entre cognèmes) ;
- c. le degré de consensus qui se manifeste entre les membres du groupe sur les différents items (étude du consensus).

Les calculs et les graphiques sont automatisés sur le site en ligne linguiste.iutbeziers.fr qui permet la saisie des résultats aux questionnaires. La phase de combinaison des dimensions adhésion-consensus-distance livre le graphe suivant :

6. Ce qui l'est, rappelons-le, c'est la combinaison puis l'intégration des différents types de données recueillies à cette occasion.

Graphe de la représentation : français

entrepreneurs - Sénégal - Dakar le 5 Juin 2013

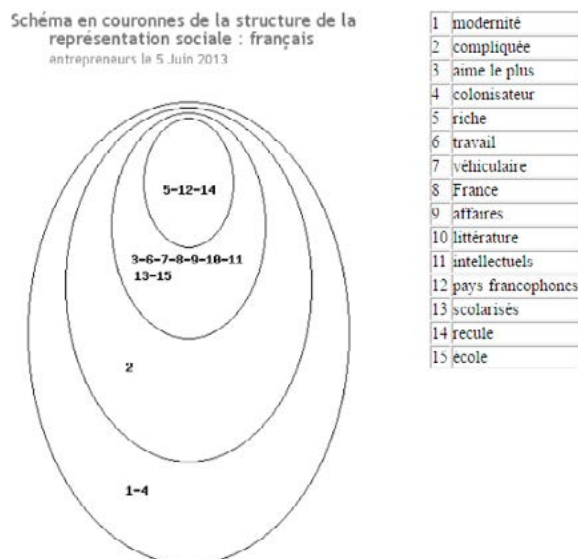


Graphe 1 : La représentation sociale du français pour un groupe d'entrepreneurs (Dakar, Sénégal)

Sur le graphe ci-dessus, les trois dimensions que nous avons présentées sont combinées. Ce graphe n'est donné qu'à titre d'exemple. On en retrouvera d'autres dans les études qui suivent.

- L'adhésion est échelonnée sur l'axe des abscisses. Sur la partie droite, se trouvent donc les éléments les plus importants pour le groupe, ceux qui caractérisent le mieux la langue.
- Le degré de consensus est donné par le rayon du cercle. Plus le rayon est grand, plus les membres du groupe ont tendance à donner la même note pour obtenir la note moyenne d'adhésion.
- Les distances inférieures à 1,40 ont été représentées, marquant des proximités entre items.

La phase d'intégration des dimensions adhésion-consensus livre le schéma en quatre couronnes suivant :



Grphe 2 : Schéma en couronnes de la structure de la représentation sociale du français

La zone 1, plus forte adhésion et plus fort consensus, est dénommée « zone de centralité maximum ».

La zone 2 est dénommée « couronne centrale ». Elle rassemble des cognitions situées à des hauteurs diverses et plutôt moyennes en termes d'adhésion, avec des indices de consensus significatifs. Ses caractéristiques sont difficilement définissables, peu marquées. C'est la zone qui rassemble les éléments qui sont le plus susceptibles d'évoluer. C'est sans doute celle sur laquelle une action en termes de politique linguistique ou éducative peut avoir le plus d'impact si l'on souhaite faire évoluer les esprits.

La zone 3 est dénommé « périphérie incertaine ». Appartenant également à la périphérie, la zone 3 rassemble des cognitions avec des scores d'adhésion moyenne obtenus par des traitements dispersés, signe de désaccord parmi les membres du groupe.

La zone 4, marquée par de forts rejets obtenus par de forts consensus, prend le nom de « périphérie marginale ». Elle rassemble les éléments qui dessinent en creux, en quelque sorte, la représentation, occupant une fonction de repoussoir.

5. Conclusion

Cette méthodologie reproduite sur des situations différentes ou à propos d'une même situation sociolinguistique, mais cette fois en variant les paramètres de constitution des groupes permet de mettre en évidence constantes et éléments variables dans la manière dont les représentations sociolinguistiques des langues, en situation de diglossie, fonctionnent. C'est elle qui est utilisée dans toutes les monographies constituant ce numéro de la revue *Circula*.

Références

- Abric, Jean-Claude (1976), *Jeux, conflits et représentations sociales*, thèse de doctorat d'État, Aix-en-Provence, Université de Provence.
- Abric, Jean-Claude (1989), « L'étude expérimentale des représentations sociales », dans Denise Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, Paris, Presses universitaires de France, p. 203-223.
- Boyer, Henri (dir.) (2007), *Stéréotypage, stéréotypes : fonctionnements ordinaires et mises en scène*, tome 3 (*Éducation, école, didactique*), Paris, L'Harmattan.
- Codol, Jean-Paul (1969), « Note terminologique sur l'emploi de quelques expressions concernant les activités et processus cognitifs en psychologie sociale », *Bulletin de psychologie*, n° 23, p. 735-746.
- Denis, Michel (1989), *Image et cognition*, Paris, Presses universitaires de France.
- Domergue, Alain (1997), *Contribution à l'étude des représentations sociales et de leurs transformations au moyen de la méthode d'analyse intégrée : l'auto et l'hétéro attestation du caractère innovant (vs classique) des enseignants du premier degré*, thèse de doctorat, Montpellier, Université Paul Valéry – Montpellier III.
- Flament, Claude (1989), « Structure et dynamique des représentations sociales », dans Denise Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, Paris, Presses universitaires de France, p. 224-239.
- Grize, Jean-Blaise (1991), « Logique naturelle et représentations sociales », dans Denise Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, Paris, Presses universitaires de France, p. 152-168.
- Houdebine, Anne-Marie (1994), « Imaginaire linguistique et dynamique langagière : aspects théoriques et méthodologiques », disponible sur http://labo.dynalang.free.fr/article.php3?id_article=159.
- Jodelet, Denise (dir.) (1989), *Les représentations sociales*, Paris, Presses universitaires de France.
- Lafont, Robert (1984), « Pour retrouver la diglossie », *Lengas*, n° 15, p. 5-36.
- Maurer, Bruno (2013), *Représentations sociales des langues en situation multilingue : la méthode d'analyse combinée, nouvel outil d'enquête*, Paris, Archives contemporaines.
- Maurer, Bruno (2014), « Francophonie d'Afrique : quelles idées sur les langues ? », dans Organisation internationale de la Francophonie, *État de la Francophonie dans le monde*, Paris, Nathan, p. 39-69.
- Ninyoles, Rafael (1969), *Conflicte lingüístic valencià*, Barcelone, Edicions 62.
- Ninyoles, Rafael (1972), *Idioma y poder social*, Madrid, Tecnos.
- Vignaux, Georges (1992), *Les sciences cognitives : une introduction*, Paris, La Découverte.